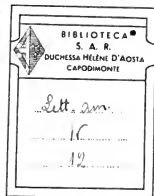


VITT. EM. III











LE

101^E RÉGIMENT

Clichy — Impr. M. Louaon, Paul Dupont et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12

101st REGIMENT





JULES NORIAC

LE

101^E RÉGIMENT

ILLUSTRÉ PAR ARMAND-DUMARESCQ, G. JANET,
PELCOQ, MORIN ET DEUX ÉTOILES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

PRÉFACE

Me voici fort empêché : le *vingt-sixième léger*, qui était devenu le 401^e de ligne, devient nécessairement, par suite de la nouvelle organisation, le 403^e régiment.

Au premier abord cela semble fort simple ; cependant quand j'aurai dit au public, qui ne s'en soucie guère, que, soit en volume, soit autrement, la physiologie du 401^e a été tirée à plus de trois cent

mille exemplaires, il me semble qu'il se trouvera, deçà delà, quelques bons esprits qui comprendront mon embarras.

Quand le gouvernement supprime un régiment, les effets rentrent au magasin, les hommes sont *versés* dans d'autres corps ou retournent dans leurs *foilliers* respectifs, et tout est dit.

Mais, en vérité, je ne puis rappeler tous mes exemplaires pour les immatriculer sous un nouveau numéro : quand bien même cette manœuvre serait possible, je me garderais bien de l'exécuter. Que dirait mon éditeur en voyant revenir, usés et fripés, ces milliers de volumes jaunes, rouges, verts ou bleus repeupler ses magasins ?

Ce qu'il dirait ? je l'ignore ; mais ce qui est certain, c'est qu'il me refuserait net une avance que je me propose de lui demander, avance à valoir sur mes droits de la soixante-septième édition, qui ne peut manquer de paraître un jour.

Mon éditeur est pourtant le meilleur et le plus galant homme du monde, mais, comme vous et moi, il a des manies.

D'un autre côté, je ne voudrais pas, pour tout l'or de la Californie vierge, me mettre mal avec le véritable 101^e régiment.

Que faire ?

Voilà ce que je me demande depuis trois mois.

Après avoir écouté les avis nombreux qui m'ont été donnés, les avoir mûris profondément, j'ai pris une grande résolution ; cette résolution consiste à ne rien faire du tout. J'ai remarqué que dans la vie on se tire des plus mauvais pas en agissant ainsi ; puis, je n'aime pas les réformes.

Certes, personne, au nouveau 101^e, ne saurait se reconnaître dans la physiologie de l'ancien, et l'accueil si sympathique fait par l'armée à ce petit livre me fait espérer que cette inexactitude, que je ne puis réparer, me sera pardonnée.

A quelque chose malheur est bon, et je ne me plaindrai point d'un contre-temps qui, après m'avoir forcé de donner une explication, me permet de dire ici toute ma gratitude pour les chers correspondants qui ont bien voulu quitter quelques instants leurs vaillantes épées pour enrichir ce volume des charmants dessins que le graveur Linton a reproduits d'une façon si remarquable.

JULES NORIAC



LE 101^E RÉGIMENT

PRÉAMBULE

Qu'est-ce qu'un régiment?

Chacun a sa manière de voir là-dessus.

Le dictionnaire dit que c'est « un corps militaire. »

Le pays voit en lui un dogue fidèle, qui empêche les voisins de faire leurs petites méchancetés.

Les hommes de l'ordre prétendent que c'est la tranquillité,



tandis que les perturbateurs affirment que c'est une

nouvelle édition de l'épée de Damoclès, tirée à trois mille exemplaires.



Les fournisseurs le considèrent comme une rente de trente mille livres,



les mathématiciens, comme un nombre qui se fractionne.



Pour les bonnes des Tuileries, c'est le conservatoire
du sentiment.



Pour Béranger, c'était « les enfants de la France. »

Les poètes croient le flatter en le décorant du nom de *cohorte*.

Les myopes qui entendent sa musique et ne distinguent que les canons des fusils, prétendent qu'un régiment ressemble à des orgues qui se promènent.



Les mères sont tristes en le voyant passer.

Les pères ont la bonhomie de se figurer que c'est une pension gratuite que le gouvernement leur offre pour mettre leurs fils enragés.



Pour les moutards, c'est du bruit.



Pour l'école des lâches, c'est une énigme.

Pour les femmes, *c'est* trois mille hommes !

Finalement, je présume qu'il n'y a dans tout ça que le dictionnaire et les femmes qui aient raison.





I

C'est un beau régiment, allez, que le 101^e ! Séparément, les hommes ne sont pas jolis, non ; mais

en corps, ils sont superbes. Et braves!... Demandez
à toute l'armée, ou plutôt,

Regardez son drapeau dont la hampe est brisée.



Voyez la soie aux trois couleurs, criblée par les balles ; elle ressemble à une guipure de Hollande trainée dans du sang.

Respect à cette loque illustre !





II

Ce n'est pas sur les boulevards qu'il faut voir passer le 101^e : vous le trouveriez guindé et poseur, —

deux vilains défauts pour un régiment. — C'est ici,



sur le grand chemin. Là seulement il a le képi sur

l'oreille et l'œil intelligent; il se sent vivre. Il rit et chante. Il chante avec ses trois mille voix une de ses chansons favorites, comme *la Cantinière* :

La cantinièr' fait de la bonn' soupe; (bis)
C'est aux dépens des enfants d' troupe.
Les enfants d' troupe sont militaires;
Ils touch' le cœur de la cantinière.

Blaguons-li, blaguons-la,
Mais surtout ne l'embrassons pas.

Il y a cinquante couplets de cette force-là. Qui les a faits? Tout le monde et personne. Dans cette mélopée, la cantinière a affaire à tous les grades de la hiérarchie militaire. Ainsi, elle a de bons plats aux dépens des soldats, un châle du caporal, de l'argent du sergent, des gants des lieutenants, une chaîne du capitaine, une montre en or du gros major, des dentelles du colonel

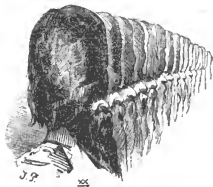
Comme vous voyez, cette chanson a peu de rime, mais elle a beaucoup de raison et de profondeur. Ne prouve-t-elle pas que la femme luit pour tous, que les hommes sont égaux devant elle, puisqu'ils sont tous ses tributaires?

Pendant qu'il chante, regardons passer le régiment,
— donnez-vous la peine de vous asseoir. — Voici
d'abord les sapeurs.



III

Reconnaître un sapeur entre deux sapeurs est une preuve de perspicacité remarquable. Les sapeurs se ressemblent comme les nègres ; qui en connaît un, les connaît tous.



Le militaire, pour ne pas l'appeler toujours par son nom, avec son bonnet à poil, sa figure comme son



bonnet et *son hache*, fait penser à Robinson Crusoé.



Il porte un tablier blanc, emblème de ses fonctions de bonne d'enfants ; vous le verrez tantôt promener la petite fille du colonel.



Cette tête noire et barbue trouve des sourires
d'ineffable bonté pour ce petit être blanc et rose qui

n'a pas peur de lui et l'appelle *ma mie sapeur*. Si vous entendiez les contes que le soldat invente pour



amuser l'enfant, vous y prendriez un plaisir extrême. Ils sont ruisselants d'inouïsme, comme dit un bourgeois nommé Philoxène. Malheureusement le dénoûment ne change jamais : c'est *assavoir* une petite fille qui, ayant été bien bonne, bien charitable et bien ver-

teuse, finit par épouser... un général de division.



Pauvre petite !

Bon et peu turbulent, se battant comme quatre, le sapeur serait un soldat modèle, si le bonheur d'avoir une belle barbe ne le rendait vain et orgueilleux vis-

à-vis des troupiers et des pékins. Sa mission consiste à détruire les obstacles qui entravent la marche du régiment ; de là *son hache*. Les routes stratégiques feront bientôt de son emploi une véritable sinécure.

— Dieu, le beau militaire !

— Parbleu ! je le crois bien, c'est le tambour-major.



IV

Je parierais mon cou, monsieur, que vous avez entendu dire que le tambour-major du 101^e était un peu stupide ? Eh bien, c'est vrai ; mais il faut tout dire, c'est qu'il ne veut pas se donner la peine d'avoir de l'esprit ;



qu'en ferait-il ? • Ça lui est inférieur dans sa position. • Habitué à voir l'humanité au-dessous de lui, il se croit au-dessus de l'humanité. Envié des uns, dédaigné des autres, il reste seul... avec son baudrier. L'Amour, ce dieu malin qui inventa la diane, ne le ré-





générera pas, car il ne sera aimé que pour sa canne et son plumet. De toutes les variétés de la femme, il ne connaîtra que la plus insipide, la femme qui aime des *bel homme*.



Ne l'enviez pas, et bouchez-vous les oreilles, voici les tambours.

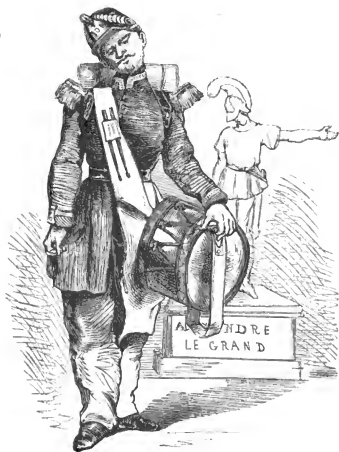


V

Une haute paye (trois sous) et la certitude de faire du bruit dans le monde rendent le tambour d'une fierté



insupportable ; par tradition, il penche légèrement la tête à droite, pour avoir l'air gracieux. Quand il reverra sa chaumière, son vieux père et son troupeau,



xx

23

il insinuera adroitement qu'il a dédaigné les honneurs pour suivre une vocation.

Maintenant, vous pouvez écouter ; les tambours ont fini et un coup de grosse caisse annonce la musique.





VI

La musique du 101^e n'aurait pas de rivale, sans une maladie dont le chef est attaqué. Musicien excel-

lent, harmoniste douteux, l'infortuné passe sa vie à faire exécuter des variations sur les motifs de *Guillaume Tell*, quand il lui serait si facile de les faire exécuter au naturel.

Les gagistes, plus artistes que soldats, ont un petit



débraillé qu'on tolère en faveur du talent, mais qui fait le désespoir du gros major.

Le *trombone* est grave et sérieux. Lorsqu'il joue son solo, il a l'air d'exercer un sacerdoce. Le régiment est fier de lui et le proclame le premier *trombone* de France. C'est peut-être vrai.

La petite flûte est cynique. elle ne rougit plus.



La clarinette est philosophe.

Le *saxophone* est progressiste.

Le *cor* est toqué.

Le *hautbois* est *quinteux* et donne des leçons en ville.

L'*ophicléide*, ne m'en parlez pas.

Il existe dans la musique un poste fort envié, c'est celui de *porteur* de grosse caisse. Le *feignant* qui l'obtient espère devenir sourd au bout d'un an et être renvoyé dans ses *foilliers*. L'événement trompe ses prévisions. Il devient bossu, et on le garde, parce que sa gibbosité se transforme en un merveilleux point d'appui pour l'instrument, à ce que dit le colonel.





.... Il existe dans la musique un poste fort envié, c'est celui de porteur de grosse caisse (page 34).



VI

Sous le premier empire, on a vu plus d'un colonel refuser le généralat pour ne pas quitter son régiment. Aujourd'hui on n'en voit plus, cela s'explique.

Entre les deux empires il y a eu trente ans de paix. Pendant la guerre, les hommes n'ont que le temps de s'aimer; pendant la paix ils ont trop le temps de se connaître. Ceci explique les regrets des frères d'armes qui se séparent et l'indifférence des camarades de régiment qui se disent adieu.

Le colonel est toujours sérieux et ennuyé. On comprend pourquoi. Mener trois mille hommes n'est pas une petite affaire, entendre tous les jours des variations sur la romance de *Guillaume Tell* n'est pas chose amusante. Sur son cheval arabe, le dos tourné au régiment, le colonel voit tout, il sait tout; ce qu'il ignore.

il le devine. En rentrant au quartier, il fera consigner pour deux jours le n^o 7 du deuxième rang de la 3^e compagnie du 2^e bataillon, pour n'avoir pas congrûment astiqué sa giberne.

Sa voix a mille échos lorsqu'elle commande, pas un lorsqu'elle punit. Sa sévérité proverbiale cessera le jour où il passera général de brigade. Il va sans dire qu'il n'a pas froid au yeux et qu'il est le père de ses soldats.



Le colonel est toujours sérieux et ennuyé... (page 37).



VIII



Le lieutenant-colonel parle comme le colonel,
marche comme le colonel, grogne comme le colonel,



rit comme le colonel,

fait tout comme le colonel. Mais il est plus vieux.



Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est une affaire entre le ministre et la destinée.



IX

Le commandant du 1^{er} bataillon a trente-sept ans

de service ; admis bientôt à faire valoir ses droits à la retraite, il se retirera à Batignolles, où ses lunettes vertes, peu prisées au régiment, le feront considérer dans le civil. C'est un homme brave, en train de devenir un brave homme.



X

Le commandant du 2^e a des moustaches de vingt centimètres; elles étaient plus longues, mais le colonel



l'a engagé à les rogner. Ce brave commandant est la franchise illustrée, il dirait ses vérités au bon Dieu.

Un jour, le général X..., un vieux de la vicille, regrettait devant lui qu'on eût changé les pantalons bleus de l'infanterie de la garde.

XI

Le commandant du 3^e, à peine âgé de trente ans, a gagné son épaulette et la croix d'officier de la Légion d'honneur en Crimée où il s'est couvert de gloire. Il porte un des plus beaux noms de France, il a soixante mille francs de rente, une jeune femme aussi belle que sa fortune. Estimé de ses chefs, adoré des soldats, une carrière magnifique s'ouvre devant lui. Voilà plus qu'il n'en faut pour être l'homme le plus



heureux du monde. Eh bien, pas du tout ! Ce pauvre commandant a un serpent dans le cœur, un

chagrin chronique, une douleur incurable. Ce serpent, ce chagrin, cette douleur, c'est d'avoir deux centimètres de moins que M. Thiers, le plus petit des grands hommes.



XII

Le gros major est bien à plaindre ; aussi se plaint-il lui-même toute la journée. Toujours sous le coup



d'une attaque d'apoplexie très-foudroyante, il est certain de mourir victime d'une obésité qui ne fait que

croître et enlaidir. Chaque action de sa vie est un travail : pour prendre une plume, agraffer son ceinturon.



sortir son épée, il fait des efforts inouïs ; aussi dit-il à chaque instant : « Un gros major, voyez-vous, c'est le forçat du régiment. » Si le colonel le fait appeler, il part en disant à sa femme : « Tu vois, voilà encore le colonel qui m'envoie chercher ; il faut que j'y aille. On me traite comme un galérien. »

XIII

L'adjudant-major est au régiment ce qu'un chien est à un troupeau de moutons. Chargé de surveiller



les évolutions, on le voit toujours courant partout et ailleurs — tant il est zélé — criant après ceux-ci, harcelant ceux-là, toujours prêt à mordre les mollets des

retardataires. Après l'exercice, il est calme comme un Anglais.



L'adjudant-major est un officier, distingué; dans deux ans, ce sera un officier supérieur.

Les officiers pas supérieurs sont :

Les capitaines,

Les lieutenants,

Les sous-lieutenants.

Par le mauvais temps qui court, on doit se garer des interprétations insidieuses. Je m'empresse de déclarer qu'en disant officiers *pas supérieurs*, je parle de la supériorité du grade, non de celle de l'intelligence. Graine d'épinards à part, les officiers du 101^e sont tous supérieurs, à peu de chose près.

Je fais cette déclaration avec d'autant plus de plaisir que c'est un acte de justice, et que je serais désolé de blesser l'amour-propre de qu'à ce soit, puis aussi



parce que je sais qu'en matière de susceptibilité, les officiers du 101^e ne plaisantent pas. Oh!!!!

Les officiers du 101^e peuvent se classer ainsi, savoir :

L'officier marié	Premier tiers.
L'officier sérieux.	Deuxième tiers.
L'officier de fortune.	} Troisième tiers.
L'officier qui a du chic	
L'officier rêveur.	
L'officier de fantaisie	
L'officier insouciant.	
L'officier fortuné.	

L'officier marié ne fréquente personne, pas même ses confrères en mariage, parce que • ça fait des *cancans*. • Or les *cancans* sont chose déplorable au corps. Le moindre bavardage y prend des formes gigantesques; pendant huit jours il divise les officiers et leurs moitiés en deux camps, Montaigus et Capulets.

Le jour où le capitaine Michel va trouver le capitaine Baudoin et lui dit : • Capitaine, est-il vrai que vous auriez dit que ma femme m'avait dit que la femme du capitaine Landry lui avait dit que son mari portait un corset? • ce jour-là, malheur! trois fois

malheur ! une guerre intestine va ronger le régiment, et peut-être pendant des années !...

On devrait bien faire une *œuvre* pour prouver que le mariage est le tombeau de la gloire.

L'officier sérieux est celui qui s'occupe de théorie, d'administration et de manœuvres.



Cartes, plans, stratégie, tactique et histoire militaire, telles sont les matières qui absorbent son temps. Ses goûts et ses aptitudes le portent exclusivement à ces travaux. Il en est, du reste, toujours récom-

pensé, soit par une citation au *Journal militaire officiel*, qui chatouille son amour-propre, soit par le tableau d'avancement.

A côté de l'officier sérieux, il faut placer l'*officier de détail*, l'officier qui remplit des fonctions spéciales, comme :

Le porte-drapeau, chargé en outre du casernement,
L'adjoint au trésorier,

Le lieutenant d'armement,

Le sous-lieutenant directeur des écoles,

Le lieutenant instructeur du tir,

Le lieutenant ou sous-lieutenant dirigeant le gymnase et l'école de natation.

Les officiers insoucians affectent de ridiculiser le *détail*. C'est un tort. En Afrique, et hier encore en Crimée, des officiers du 101^e ont prouvé que les talents administratifs et spéciaux n'excluent point le courage.

L'armée anglaise, dont la valeur est incontestable, a été pendant la dernière guerre bien au-dessous de la nôtre pour le détail : ambulances, vêtements, vivres, tout était d'une infériorité regrettable. Par la mauvaise organisation et le manque de prévoyance, des échecs

insignifiants sont devenus des désastres. Nos soldats devant Sébastopol ont, en procédant par comparaison, vivement senti le prix de la sollicitude constante de la haute administration.

Comme, Dieu merci ! nous ne sommes pas toujours en guerre, j'apprécie fort l'officier qui, pendant la paix, prépare la sécurité de l'avenir en rêvant l'intendance.

Ces officiers, je le répète, sont tous des officiers sérieux, ce qui ne va pas m'empêcher de chercher un peu noise au capitaine trésorier.

Tranquillisez-vous, je n'ai rien à dire contre l'honneur ou la probité de ce digne officier : l'un et l'autre sont tellement à l'abri de toute attaque, que j'ai toujours désiré un million pour le lui confier ; cependant je lui en veux un peu, et voici pourquoi. Comme tous les officiers du 101^e, je connais le trésorier comme ma poche, je l'ai vu arriver au corps.

1^o Il a commencé par être *soldat attaché aux écritures du sergent-major*,

2^o *Caporal-fourrier*,

3^o *Sergent secrétaire du trésorier*,

4^o *Sous-lieutenant adjoint au trésorier*,

5^o *Lieutenant attaché à l'armement*.

6^e Capitaine trésorier.

J'ai rendu justice à l'honorabilité de cet officier, je rends hommage à ses talents administratifs ; mais, en jetant les yeux sur ses états de service, on voit que c'est tout au plus s'il a su faire l'exercice. Constamment dans les bureaux, il n'a jamais vu et ne verra jamais le feu, toutes les fatigues de la vie militaire, depuis la première garde jusqu'à l'assaut, lui sont complètement inconnues.

Pourquoi alors cette allure cassante, ces jurements sans fin et ces moustaches exorbitantes ? pourquoi toujours dire : « Sacrebleu ! je n'ai pas de chance ! Être toujours assis, la plume à la main ! j'étais né pour la vie des camps ; la guerre, voilà mon élément, et il faut que je reste cloué... sacristi ! » Allons, allons, capitaine, vous avez tort, vous avez trois enfants et une femme, que diable ! Votre ventre vous gêne. Vous êtes venu au monde la plume derrière l'oreille ; aussi êtes-vous devenu un comptable accompli ; croyez-moi, ne vous plaignez pas ; « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

J'en veux également un peu au capitaine d'habillement.

S'il n'a pas de prétentions guerrières, il a, lui aussi, une manie bien étrange. Il veut absolument que les vêtements des soldats soient toujours trop larges, alors qu'ils sont toujours trop étroits. Ainsi, il fait endosser une capote à un militaire.

— Elle va comme un gant ! s'écrie le capitaine ; elle colle.

— Mon capitaine, répond timidement le troupier, elle colle trop.

— Qu'entendez-vous par là ? Répondez franchement.

— Capitaine, elle colle *si tellement*, que je crois quelle est *un tant soit peu* étroite.

— Vous voulez donc être dans un sac ?

— Oh ! non, mon capitaine...

— Eh bien alors, sacristi ! que réclamez-vous ?

Un caporal se présente, il lui faut une tunique neuve, — l'ancienne a fait son temps, — il essaye.

— Ah ! ah ! s'écrie de nouveau le capitaine, voilà qui va comme un gant ! (Ça va toujours comme un gant...)

— Elle serre comme tout...

— Il faut qu'un soldat ait du chic.

— Elle me gêne aux entournures, mon capitaine.

— Caporal, vous dites là une stupidité qui serait

impardonnable, même si elle sortait de la bouche d'un simple soldat.

— Mais, capitaine, je vous assure...

— Faites-moi le plaisir de me dire pour quels motifs cette tunique vous gênerait, et quel intérêt elle pourrait avoir à cela?

Le caporal réfléchit et finit par se rendre à un argument si péremptoire.

D'où vient cette passion du capitaine pour l'étroit?



On affirme, ou plutôt on suppose, qu'il économise pour habiller vingt-quatre ou vingt-cinq gamins, *les en-*



.... — Faites-moi donc le plaisir de me dire pour quels motifs cette tunique vous gênerait, et quel intérêt elle pourrait avoir à cela.... (page 60).



fants de troupe, qui passent par-dessus le marché.

L'officier de fortune est l'officier qui n'en a pas.
L'officier qui a du chic est celui qui serre son ceinturon
de manière à ressembler à une gourde.



L'officier insouciant est heureux sans savoir de quoi.

Le jour où il aura sa retraite, il se réjouira sans savoir pourquoi.

Si on excepte le service, l'officier de fantaisie s'occupe de tout, c'est-à-dire de rien.



En province, les officiers du 101^e ont beaucoup de moments inoccupés ; voici comment ils les emploient :

Les officiers mariés font chez eux de la tapisserie,



Les officiers sérieux s'occupent d'études spéciales ;

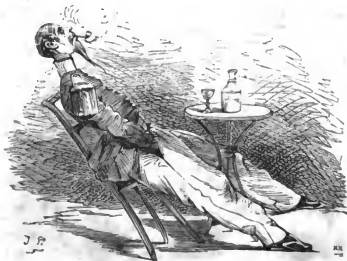


¶ Les officiers de fortune font des dettes ; — Les officiers qui ont du chic posent ; — Les officiers de fantaisie vont chasser, montent à cheval, aiment ; — L'of-



ficier rêveur (unique au 101^e) se livre à une poésie qui fait l'admiration des sous-officiers ,

Les insouciants vont au café et... y retournent.



Les officiers fortunés vont dans le monde, après s'être préalablement déguisés en bourgeois.

Les jeunes beaux et les artistes reprochent aux militaires de n'être pas « hommes du monde. »

Ce serait le moment, si les militaires étaient rancuniers, de reprocher aux gens du monde de n'être point des hommes de guerre.

Il est un type complètement disparu de l'armée : c'est celui de l'officier hâbleur, criard, grossier, grognant à tout propos et hors de propos.

Cependant on en retrouve de loin en loin; le 101^e en possède un,



mais comme simple ornement. Nous en parlerons à son heure.

Tous les jours l'atticisme gagne du terrain dans

l'armée. La guerre de Crimée a porté le dernier coup à la vantardise et à l'insolence. A quoi bon se vanter quand on a fait ses preuves ? pourquoi avoir l'air méchant quand on a montré qu'on est redoutable ?

A la seconde représentation de *Psyché*, à l'Opéra-Comique, un lieutenant du 101^e se trouvait à l'orchestre, à côté de deux messieurs, qui, ayant bien diné, causaient à qui mieux mieux.

Madame Ugalde, — cette ravissante cantatrice que les plus charmantes ne font pas oublier, allait chanter ses couplets du premier acte.

— Messieurs, dit l'officier, voulez-vous être assez bons pour ne pas causer si haut ?

— Pourquoi cela, monsieur, s'il vous plait ?

— Mais, monsieur, parce que vous m'empêchez d'entendre.

— J'en suis fâché, je suis ici pour mon argent.

— Cependant...

— J'ai payé, en payant je suis chez moi.

— Comment ! chez vous ?

— Oui, monsieur, dit le voisin, du moment où je paye, je suis chez moi.

— Eh bien, monsieur, répondit en souriant l'officier, je vous fais mon compliment, vous êtes bien logé.



XIV

LA PENSION¹

La pension est le restaurant des officiers. Le tiers sérieux y parle peu et se contente de manger.

(Le théâtre représente une salle carrée, papier gris sur gris, une pendule en zinc, dont le sujet est le *Cheval du trompette* ; tableaux : *Bayard* et le *Chevalier d'Assas* ; porte au fond, pas de porte latérales, table, chaises.)

PREMIER CAPITAINE.

Madame Bernard, faites-moi donner une serviette moins noire et un verre plus blanc.

MADAME BERNARD.

Bien, capitaine... Comme vous ne mangez pas de

¹ Ici, l'auteur suppose que, comme certains régiments de la garde, le 101^e possède une table unique.

(Note des Éditeurs.)

vermicelle, on vous a fait de la soupe au pain ; si vous ne voulez pas de gigot, je vous donnerai du poulet froid.

LE CAPITAINE GRINCHEUX, bas à son voisin.

Elle ne lui refuse rien ; si elle osait, elle lui donnerait le cure-dent du colonel.



PREMIER SOUS-LIEUTENANT, à son vis-à-vis.

Avez-vous vu un coup semblable ?

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Quel coup ?

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Nous *faisions* l'absinthe au piquet à trois ; Humbert

Pépin et moi, nous avons eu chacun une dix-septième au roi.



DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Oh ! par exemple ! c'est fabuleux !

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ce n'est rien du tout, j'ai vu mieux que ça. C'était en 1832...

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Ah ! ah ! ce n'est pas d'hier.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Je vous écoute avec attention, capitaine ; je serai

content d'apprendre ce que l'on faisait avant que je fusse au monde.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Messieurs, je vous annonce qu'Arnal a permuté.

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

Où va-t-il ? au Vaudeville ?

PREMIER SOUS-LIEUTENANT, sèchement.

Je parle du lieutenant, et non de...

LE CAPITAINE CONTEUR.

Oui, c'était bien en 1832, à Strasbourg ; nous fai-



sions un piquet à quatre ; il y avait moi, — naturelle-

ment, — le commandant Guillot, le capitaine Divat et le lieutenant de Mont-Gibard,



dont — par parenthèse le père était tombé en quatre à Leipsick.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Vous voulez dire en catalepsie.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Je veux dire ce que je dis. J'étais premier à jouer. je me lève en disant : « Gagné ! » J'avais en main une dix-huitième à cœur.

LE CAPITAINE SAVANT.

La catalepsie, qu'on confond souvent avec la cata-

plexie, est une interruption momentanée de tout sentiment; tandis que la cataplexie n'est qu'un engourdissement qui ne paralyse que les facultés physiques, sans présenter l'image de la mort.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Vous comprenez qu'avec une dix-huitième à quatre, j'étais sûr de mon affaire! Mais voilà que le capitaine Divat met son jeu sur table, il avait une dix-huitième à pique.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Prendrez-vous du gigot?

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Du gigot! toujours du gigot, ça devient fatigant.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Une chose qui vous étonnera, c'est que le commandant Guillot montre son jeu, — vous me croirez si vous voulez, — il avait la dix-huitième à trèfle! Vous avouerez qu'on n'a jamais vu ça.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Eh bien, et de Mont-Gibard?

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ah! dame! je n'en sais rien; depuis 1832, vous comprenez que j'ai eu le temps d'oublier.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Si vous ne savez pas la fin, il ne fallait pas nous dire le commencement.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ce n'est pas pour vous seul que je parle, je suppose.

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

Allons, messieurs, ne nous échauffons pas la bile,
— comme dit Grassot.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Une singulière histoire que me conte-là M. de Castignard de la Cligerie. Un capitaine, en garnison à Rome, vient de se faire prêtre, et dit la messe à Saint-Louis des Français.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Après l'avoir vu *officier* à l'armée, on le verra *officier* à l'église, voilà.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Il est détestable, votre calembour.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Mais sans doute.

LE CAPITAINE SAVANT.

Je vous ferai observer que ceci n'est pas un calembour, mais une antanaclase ; ce qui est bien différent, puisque le calembour est un jeu de mots à deux sens, et que l'antanaclase est, au contraire, la répétition du même mot pris en plusieurs sens ; c'est bien clair.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Clair et curieux, capitaine.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Sait-on pourquoi Arnal a permuté ?

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX, avec intention.

Pourquoi ? mais parce qu'il avait un capitaine désagréable. Il a bien fait.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Il a eu tort : il trouvera partout des capitaines désagréables.

UN SOUS-LIEUTENANT qui n'a pas encore parlé.

Il le sait, mais il est bien aise de choisir.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Cet Arnal me rappelle la prise d'Anvers.

PLUSIEURS OFFICIERS.

Ah !

LE CAPITAINE CONTEUR.

Vous allez voir comment. Vous savez que, dans la journée du 17, dans la tranchée, de la boue jusqu'au cou, nous avons été criblés de mitraille.

PREMIER LIEUTENANT.

Certainement, nous le savons.

LE CAPITAINE CONTEUR.

La citadelle était là, comme qui dirait mon assiette. La tranchée était ouverte ici, où est mon couteau, et là où se trouve cette salière, il y avait six mille hommes et quarante bouches à feu qui nous foudroyaient itérativement.

UN CAPITAINE.

J'en ai bien vu d'autres en Afrique !

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Mais c'est la centième fois que vous nous racontez la prise d'Anvers.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Mais du tout; c'est la première fois.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Alors j'en ai menti? Continuez.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Permettez, je ne dis pas cela, mais j'affirme que c'est la première fois que je parle d'un sous-officier nommé Arnal, qui fut décoré par la main du prince; mais puisque que cela vous déplaît, je me tais.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Du tout, continuez; ça m'est égal, je m'en vais.

(Il sort.)

LE CAPITAINE CONTEUR.

Je ne dirai plus rien désormais...

MADAME BERNARD.

Monsieur Delers, il y a une dame qui vous demande.

(Le lieutenant Delers sort avec empressement.)

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Avez-vous remarqué qu'on ne vient voir Delers qu'à l'heure du dîner?

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

On vient quand on peut,
Non pas quand on veut...

Comme dans la *Dame aux Camélias*.

UN CAPITAINE

Qu'est-ce que c'est que cette dame aux camélias ?

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

C'est la femme d'un fournisseur de Sarreguemines.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Savez-vous que Delers a de la chance ?

LE CHIRURGIEN-MAJOR.

Trop.

LE CAPITAINE CONTEUR.

C'est de son âge. Nous en avons eu autant. Moi qui vous parle, en 1833, allant à Lyon, je me trouvais avec une jeune dame et son mari dans le coupé d'une diligence.

UN CAPITAINE.

Fameuse chose que les coupés de diligence ! on a eu tort de les supprimer.



... — Fameuse chose que les coupés de diligence ! on a eu tort de les supprimer..... (page 80).





Le chirurgien-major (page 80).

PREMIER LIEUTENANT.

On les rétablira quand on sera ennuyé des chemins de fer.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Affaire de mode, comme la crinoline.

PREMIER LIEUTENANT.

A propos, avez-vous vu la charge du *Charivari*?

LE CAPITAINE CONTEUR.

J'avais un coin que je n'osais offrir au mari, pensant qu'il désirait rester près de son épouse; mais la nuit, je le vis si mal à l'aise, que je ne pus m'empêcher de lui demander s'il voulait ma place. Il accepta et se mit à ronfler, ce qui éveilla la dame.

PREMIER LIEUTENANT.

Capitaine, vous allez raconter des noirceurs; j'aime mieux m'en aller.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

l'ujol, voulez-vous votre revanche?

TROISIÈME LIEUTENANT.

Merci, je vais à la comédie.

Tout le monde sort, excepté le capitaine conteur et un autre capitaine).

L'AUTRE CAPITAINE.

Tiens ! ils sont tous partis. C'est égal, vous pouvez continuer, ça ne me gêne pas ; j'en ai vu bien d'autres en Afrique.

Laissons ces deux braves causer victoires et conquêtes, et allons faire un tour à la caserne, où nous trouverons les sous-officiers.



XV

Mon cœur saigne de ne pouvoir vous présenter un à un ces vaillants défenseurs de la patrie; malheureusement mes cadres sont trop petits pour que je puisse les immatriculer tous.

Pour entrer au quartier, il nous faut demander la permission de l'adjudant sous-officier.

L'adjudant est quelque chose au régiment comme un commissaire de police en tunique. Officier par le costume, sous-officier par le grade, l'adjudant se considère comme bien au-dessus de ses collègues; il lui arrive de dire :

— *L'adjudance* est l'œuf de l'épaulette.



L'adjutant (page 86).



Il a raison, car, en général, cette dernière étape est la plus courte. Mais, comme on peut devenir sous-lieutenant sans avoir été adjudant, il arrive quelquefois que l'*adjudance* devient un poste fixe, un *œuf* qui ne peut éclore, comme le prouve l'histoire de l'adjudant Folligoulas.

C'était un sous-officier comme on n'en avait jamais vu, cet adjudant Folligoulas : bel homme, savant, modeste, d'une tenue irréprochable et ne s'occupant que de son affaire, réunissant, en un mot, toutes les vertus militaires ; et pourtant il resta adjudant pendant vingt-cinq ans. Voici comment la chose arriva.

Son colonel avait tant d'admiration pour son mérite, qu'il ne manquait jamais de dire, à chaque mutation :
• Parlez-moi de Folligoulas, voilà ce que j'appelle un vrai sous-officier. Ah ! s'ils étaient tous ainsi, je serais un colonel trop heureux : aussi, il avancera *forcément*, il se recommande assez par lui-même, je n'ai pas besoin de m'en occuper. •

Au bout de dix ans, Folligoulas vit tous ses camarades *passer* officiers. Extrêmement flatté de l'admiration de son colonel, il demanda à changer de corps. Le colonel refusa ; il tenait tant à lui, que pour rien

au monde il n'eût voulu s'en séparer. L'adjudant demanda son congé, on ne put le lui refuser. Sans perdre un jour, il s'engagea dans un autre régiment. Trois ans après, il avait rattrapé son ancien grade. Alors, avec un machiavélisme inouï — pour un militaire — il cacha avec soin ses bonnes aptitudes, et ne tarda pas à passer aux yeux de ses nouveaux chefs pour une brute distinguée. Le colonel disait :

— Voilà un garçon né pour son grade.

A quoi le commandant répondait.

— Dieu, en créant des grades subalternes, créa nécessairement des intelligences bornées pour les occuper.

Et dix ans se passèrent encore.

Le régiment partit pour l'Afrique ; l'espoir revint au cœur de l'adjudant. A la première rencontre, il se battit comme un lion et resta blessé sur le champ de bataille.

Le colonel, qui pendant l'action avait admiré son courage, lui cria :

— Adjudant, vous avez l'épaulette!

— Trop tard, répondit laconiquement Folligoulas, je n'en ai plus le placement.

Un biscaïen lui avait emporté l'épaule droite.

Le sergent-major s'occupe de comptabilité avec le fourrier; l'un et l'autre parlent l'argot à humilier un vaudevilliste; ces jeunes troupiers font de l'*épate*, des embarras, si vous aimez mieux. Mais qui n'en fait pas?

Lorsqu'un sergent-major a à se plaindre d'un officier, il ne manque jamais de dire: « Quand j'étais dans le *civil*, j'ai occupé des emplois qui ne seront jamais de sa compétence. » Lorsqu'il redevient citoyen, sa plus grande gloire est d'avoir été sergent-major.

La grande affaire, la seule qui préoccupe le sergent-major, c'est le rapport.

Tous les matins, à huit heures et demie,

Le lieutenant-colonel,

Le chef de bataillon de semaine,

Le major (le gros),

Le capitaine adjudant-major,

L'adjudant sous-officier de semaine,

Le tambour-major,

Le chef de musique,

Le vaguemestre,

Et les sergents-majors se réunissent chez le colonel pour le rapport.

Au 101^e, le colonel est sévère; aussi on cause peu.
Le service est l'unique sujet dont on s'occupe.

LE COLONEL.

Eh bien, commandant, quoi de nouveau?

LE COMMANDANT.

Mais, mon colonel, pas grand'chose.

LE COLONEL.

Demain, messieurs, il y aura promenade militaire.

LE COMMANDANT.

Il fait bien chaud, mon colonel! la chaleur est l'ennemi du soldat.

LE COLONEL.

Raison de plus: la chaleur habitue au feu.

LE GROS MAJOR.

Mon colonel, vous avez raison.

LE COLONEL.

Évidemment. Allons, sergent-major Pilou, commencez.

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Voilà, mon colonel. (Il ouvre le livre d'ordre et lit vivement.)

Le lieutenant Millaud d'Anglemont est parti en per-



..... Le sergent-major s'occupe de comptabilité avec le fourrier..... (page 91).



mission. Le caporal Marcaillou (Aristide-Célestin) est décédé... »

LE COLONEL.

Doucement, doucement ; vous allez si vite qu'on ne comprend rien. Qu'est-ce que vous dites ?

LE SEROENT MAJOR PILOU, lentement.

« Le caporal Marcaillou (Aristide-Célestin) est décédé... »

LE COLONEL.

Ah ! ah ! il est mort, ce caporal Marcaillou ; ça ne m'étonne pas, il y a longtemps que je lui avais prédit qu'il ne passerait pas sous-officier. Et de quoi est-il mort ?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Mais, mon colonel, de maladie.

LE COLONEL.

De maladie, un soldat, c'est un mauvais exemple pour le régiment,

LE GROS MAJOR.

C'est vrai !

LE COLONEL.

Évidemment. Continuez.

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

• Le sergent Benozère demande un congé de quinze jours pour aller dans sa famille... •

LE COLONEL, distrait.

Accordé.

LE SERGENT-MAJOR PILOU

• Le fusilier Crounemacher, huit jours de salle de police, par le capitaine, pour... •

LE COLONEL.

Ah ça ! qu'est-ce que vous me chantez là, vous ? quinze jours pour aller à Buénos-Ayres ?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Pardon, mon colonel, j'ai dit : • Le sergent Benozère demande quinze jours pour aller dans sa famille à Draguignan. •

LE COLONEL.

Bien, bien, accordé. Est-ce tout ?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Non, mon colonel. J'ai un retardataire à vous présenter, le nommé Kertoulic.

LE COLONEL.

Faites-le approcher. Voyons, approchez-vous, fusilier Kertoulic. Pourquoi êtes-vous retardataire ?

LE FUSILIER KERTOULIC.

Mon colonel, c'est que...

LE COLONEL.

C'est que... quoi ? Voyons, parlez sans crainte !

LE FUSILIER KERTOULIC.

C'était relativement à un garde champêtre, qui avait dit comme ça que j'étais un *feignant* ; alors, moi, j'avais dit que c'était lui qui en était un, *feignant*. Alors, nous nous sommes battus. Alors, qu'il n'était



pas le plus fort, qu'il m'en a voulu et qu'il s'a mis de-

vant mon fusil un jour que je tirais un lièvre, pour me faire arriver de la peine ; alors qu'ils m'ont condamné à la prison pendant un an.

LE COLONEL.

Allons, bon ! c'est entendu. Sergent-major, voici un homme qui va être en retard pour ses classes, il faut l'envoyer tous les jours à la cible.

LE FUSILIER KERTOULIC.

Mon colonel, ce n'est pas la peine, je tire bien ; si j'ai manqué le garde, c'est qu'il était loin.

LE COLONEL.

Quel sauvage !

LE GROS MAJOR.

Heureusement qu'au 101^e il sera bien vite policé.

(Les autres sergents-majors ayant rendu compte des choses qui se passent dans leurs compagnies, le colonel dicte le rapport.)





XVI

Les sergents forment trois catégories :

1^o Le *sergent*,

2^o Le *sargent*,

3^o Le *chargent*.

Le *sergent* n'a que sept ans de service, le *sargent* quatorze, le *chargent* vingt et un.

Le *sergent* est un portrait mal dessiné, dont les traits sont mollement accusés. Il est naïvement présomptueux.

Dans la nouveauté de sa supériorité relative, il éprouve un besoin immodéré de faire de l'autorité, il tracasse le soldat. — Si le colonel le savait!... —

Jamais il ne sort de la chambre sans avoir puni son homme. Le soldat français ne murmure pas, mais il

chante, c'est sa vengeance. A peine le sous-officier punisseur a-t-il tourné les talons, que la brise légère porte à ses oreilles le finale de la romance du *Sergent vexé* :

* * * * *

Merci bien, monsieur le sergent,
Lui répondit la belle enfant;
Mais vous ne sauriez me plaire.
Pour vous je ne puis rien faire,
Car j'ai déjà deux lieutenants,
Et rrantanplan.

Il devient sombre, la fureur le transporte, mais il se tait, pour ne pas avoir l'air d'un sergent vexé.

Le *sergent*, c'est autre chose. Troupier fini, servant par amour pour l'art, ayant conscience de sa valeur, rien n'émeut, rien n'étonne cette figure placide et martiale.

Prévôt d'armes — prononcez *provôt* — il fait partie de tous les duels,

Au régiment, on se bat plus volontiers que dans le monde : il suffit qu'un soldat dise à un autre : « T'es-tu un maladroït ! » on s'aligne.

Arrivés sur le terrain, les adversaires se saluent ; puis, la garde de l'épée au cœur, l'un dit :



..... — *Un estant* (page 105).



— A vous *monsieur*.

— Je n'en ferai rien, répond courtoisement l'autre.

— C'est par obéissance, reprend le premier en se fendant à demi.

Les fers vont s'engager. Le sergent s'avance et prononce gravement ce *speech*, qui ne varie jamais :

— *Un estant !*

• Avant de croiser le fer, il faut que vous sachiez que, depuis les temps les plus reculés de l'antiquité, même jusques aux Romains, les différends de l'honneur se sont toujours vidés par les armes, notamment par le fleuret, qui est la plus noble, sans vouloir ici humilier le sabre aucunement. Mais avant que la fureur vous emporte au delà des bornes de la politesse, réfléchissez qu'il est plus beau de réparer une faute que de ne l'avoir point commise. Il n'est jamais trop tard pour réparer ses torts et s'éviter les plus grands remords dans la vie de ce monde. Si vous vous sentez fautif, jetez-vous dans les bras de votre adversaire, *qu'il* vous accordera votre pardon. Dans le cas contraire que vous avez la bonne cause, battez-vous jusqu'à votre dernier soupir, car rappelez-vous *l'un et l'autre* que celui qui se rétracte par

peur et par pusillanimité, ou par d'autres motifs, n'importe lesquels, il est considéré comme un lâche et... et... comme un *pignouf*, quoi ! indigne d'être un soldat français. »

Le combat commence ; on sait comment il finit : une égratignure à la main droite, l'accolade, et tout est dit.

Le *chargent* est un brave à tous crins. Depuis vingt ans, cent mille hommes ont salué ses galons, il lui a fallu peu d'efforts pour se persuader que ces saluts s'adressaient à lui. Cela justifie la bonne opinion qu'il a de sa personne. Il a tout vu, il connaît tout ; aimé et respecté au 101^e, il veut qu'il en soit ainsi partout. Louis XIV tenait moins à l'étiquette que lui à ses prérogatives.

Un carabinier négligea, en passant près de lui, de porter la main à son casque.

— Pourquoi vous ne me saluez pas ? dit le *chargent* en allant droit à lui.

— Pardon, sergent, je n'avais pas aperçu vos galons.

— Voudriez-vous insinuer que vous êtes *myopre* ?

— Non, mais...

— Il n'y a pas de mais. Je pourrais prendre votre



.....Le carabinier fut épaté (page 109).

79



numéro matricule et vous faire fourrer dedans, mais je ne suis pas susceptible de faire de la peine à quiconque ; seulement, écoutez que je vous dise : Vous appartenez au 1^{er} carabiniers, qu'il est le plus beau régiment de France : eh bien, par votre insolente incongruité, vous en détruisez tout le prestige... Voilà tout ce que je vous dis, moi.

Le carabinier fut *épaté*, il y avait de quoi.

Instruit dans les choses de la vie, il est abreuvé de questions !

— *Chargent*, qu'est-ce que c'est que cette graisse qu'elle est dans des terrines jaunes chez le marchand de comestibles ?

— De la graisse, animal ? c'est du pâté de foie gras, tout ce qu'il y a de plus délectable ; ça coûte 27 francs la demi-livre, sans les truffes.

— Oh ! oh ! et avec les truffes ?

— Au poids de l'or.

— Que vous en avez mangé, vous, *chargent* ?

— Approximativement.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Ça veut dire que je n'en ai pas mangé personnellement moi-même, mais j'avais dans les temps un

camarade de lit, qui avait un *pays* qui était brossueur d'un capitaine qui en mangeait très-souvent.

— *Chargent*, c'est vrai ce qu'il dit comme ça le caporal Siphlet, que vous avez connu à Bordeaux une femme noire?

— Certainement que c'est vrai.

— Une négresse?

— Pas précisément; c'était une de mes *payses*, que son mari était charbonnier.

— *Chargent*, pourquoi donc que le commandant du 1^{er} il a des lunettes vertes?

— Cruchon! c'est pour, lorsque sa femme lui fait prendre de l'orgeat, se figurer qu'il boit de l'absinthe.

XVII

De mémoire de troupier, le 101^e a toujours possédé dans ses rangs un *sergent qu'il a sauvé un général*.



A Fontenoy, le 101^e, qui s'appelait alors *Loyal-Infanterie*, marchait aux Anglais avec le régiment des *Vaisseaux* ; un sous-officier de Loyal-Infanterie sauva le maréchal de camp de Guerchy, qui avait été renversé de son cheval.

Devenu, pendant la République, une *demi-brigade*,

Loyal-Infanterie vit un de ses caporaux enlever à Valmy, sous la fusillade et la mitraille, son colonel blessé qui, sans lui, restait entre les mains de l'ennemi. Le lendemain le colonel était général, le caporal passait sous-officier. Le corps avait donc encore dans ses cadres *un sergent qu'il avait sauvé un général*.

Sous l'Empire, à Wagram et à Montereau, de semblables actions honorèrent le 101^e.

En Espagne, pendant la campagne de 1823, un sergent trouva l'occasion de sauver un lieutenant général; ce dernier, il est vrai, n'était pas en grand danger, mais vu les difficultés de se procurer pour le moment un général plus exposé, on ne se montra pas trop difficile, et le 101^e conserva sa tradition de héros.

Le prédécesseur de celui qui tient aujourd'hui l'emploi s'était illustré en Afrique, je ne sais plus dans quelles circonstances¹. Lorsque le 101^e reçut son ordre d'embarquement pour la Crimée, il venait d'être admis à la retraite.

Alma et Inkerman s'inscrivirent sur le drapeau du régiment en lettres glorieuses, sans qu'il eût été pos-

¹ Le 101^e était alors le 26^e léger.

sible de sauver un général. On avait sauvé des officiers supérieurs, des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers, des caporaux et des soldats, mais pas de général. Un homme est un homme, et certes, c'est déjà bien beau de sauver son semblable ; mais l'humanité satisfaite, la vanité redresse la tête, et l'on aura beau dire, il est plus flatteur d'avoir sauvé un général qu'un musicien, voire même un sapeur. — D'ailleurs, il le fallait pour l'honneur du corps, le colonel s'en était expliqué plusieurs fois avec amertume. — Mais je crois que l'application des sous-officiers du 101^e à veiller sur leurs généraux écartait jusqu'à la probabilité de les voir jamais en danger,

Les sous-officiers du 101^e causaient beaucoup au camp, à la tranchée, à la corvée et même ailleurs, lorsque, dans la nuit du 15 février 1855, le sergent Blandureau, des voltigeurs du 2^e, détaché aux *éclaireurs*, fut posté avec quatre volontaires dans une embuscade placée à quarante mètres des parallèles françaises, et à soixante-dix environ des batteries russes. Il faisait un temps de chien, un silence de mort et une nuit épaisse à ne pas distinguer un boulet de vingt-quatre d'un bonnet de police.

Le sergent Blandureau devait rester là quatorze heures, de quatre heures et demie du soir à sept



heures et demie du matin, et, pour charmer ses ennuis, il n'avait pas même la ressource de fumer : la lueur de sa pipe aurait dénoncé sa présence à l'ennemi, il était là pour prévenir la garde de la tranchée en cas de sortie. L'œil au guet, le cou tendu, l'oreille attentive, le brave sous-officier songeait bien un peu qu'il devait faire meilleur là-bas au village, autour de la cheminée paternelle ; il allait suivre sapensée qui revenait vers la patrie absente, lorsque le son du clairon vint le rappeler à la réalité.

— Sergent, dit tout bas un des volontaires, c'est le

garde à vous sur la gauche ; il paraît que ce ne sera pas pour nous ce soir.

Au *garde à vous* succèdent bientôt l'*assemblée*, qui indique que l'ennemi arrive sur les tranchées, puis le *rappel*, qui réclame le secours des troupes de soutien.

— Ma foi, sergent, reprend le volontaire qui veille à côté de Blandureau, il m'est avis, puisque l'on va se flanquer là-bas une distribution de tabac dans le grand numéro, que ce n'est pas une pipe de plus ou de moins qui nuira à notre *sollitude*, et ma f...

Le pauvre diable n'a pas le temps d'en dire plus long, une baïonnette russe lui cloue la fin de la phrase dans la gorge. L'ennemi, mettant à profit l'obscurité et la diversion opérée sur la gauche, cherche à pénétrer dans la batterie française couverte par les embuscades. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les quatre compagnons du sergent sont tués à côté de lui : aussi heureux que d'Assas, il donne l'éveil à la garde de tranchée en déchargeant son fusil, et tombe lui-même assommé à coups de crosse.

Mais un sergent du 101^e ne meurt pas comme ça, pour une vingtaine de horions ; il a la vie plus dure, c'est tout au plus s'il est étourdi.

Les Russes ont été vigoureusement refoulés. Le calme a succédé à la canonnade ; le sergent Blandureau reprend ses sens, il cherche ses compagnons, les appelle... Morts ! tous morts ! seul il survit. Que faire ? Regagner la tranchée ; c'est à quoi il se décide. Encore abasourdi par les contusions qu'il a reçues, il a de la peine à s'orienter ; il hésite ; il voit tout noir, devant, derrière, à gauche et à droite, toujours du noir : son embuscade a été bousculée par l'ennemi et ne peut lui servir de point de repère. Blandureau prend bien vite son parti, il recharge son fusil, adapte avec soin une capsule, et, la baïonnette croisée, il se met en marche, à la grâce de Dieu ! A chaque pas, un cadavre l'arrête et le fait trébucher. — Est-ce que le 101^e ne reverrait plus son sergent ? Allons donc ! — Et il continue. Une fois encore il tombe sur un corps étendu à terre. C'est celui d'un Français vivant encore, car il a dit un N. de D. tellement énergique, que les Russes, dont on n'est qu'à vingt pas, l'ont entendu.

Un coup de canon éclaire le tableau. Blandureau entend la mitraille labourer la terre, un biscaïen fracasse son fusil. — A quelque chose malheur est bon : la lumière lui a indiqué la route qu'il doit suivre : il charge

résolument sur ses épaules le camarade qui lui a valu ce salut amical des Russes, et retourne en arrière.



— Sacrebleu ! pense-t-il en marchant, voilà un gail-
lard qui a un fameux caporal d'ordinaire, il doit crâ-
nement se nourrir.

Mais plus il approche du côté des tranchées, plus

les cadavres deviennent nombreux, et Blandureau, pour ne pas culbuter avec son fardeau, n'avance plus qu'avec lenteur et précaution.

— Nom de nom ! dit-il tout à coup en entendant sonner trois heures à l'une des horloges de Sébastopol, voilà une heure que je me promène avec ce brigand-là sur le dos, et je n'arrive pas. Ça n'est pas Dieu possible, il faut que le diable ait comblé nos tranchées !

Et il pose son blessé à terre pour respirer un instant. Une éclaircie dans le ciel laisse entrevoir la lune, et fait reconnaître sa nouvelle erreur à Blandureau ; il a longé les tranchées françaises, il est presque arrivé à celles des Anglais. C'est égal ; malgré la lune qui peut le trahir, il n'abandonnera pas son blessé, qu'il considère déjà comme un ami ; il le ramène à sa tranchée à lui, et une demi-heure plus tard, après avoir risqué vingt fois d'être blessé, tué ou pris, il le dépose dans la batterie que garde son régiment, et tombe évanoui.

Le lendemain, Blandureau se réveilla aussi frais que s'il avait passé la nuit dans son lit.

— Mon blessé ! s'écrie-t-il en se frottant les yeux ;

que je le voie, cet agneau qui ne peut pas marcher parce qu'il a deux balles dans le ventre ?

— Le voilà, lui dit-on, en lui montrant un homme entouré de chirurgiens et auquel on prodigue les plus grands soins.

— Le général ?



— Oui, mon brave... Viens, que je te serre dans mes bras.

— Le général ! c'est le général !

— Eh oui ! c'est moi... Viens, te dis-je.

— Oh ! mon général...

— Tu es un brave ; merci, je n'oublierai jamais que je te dois la vie,

— Pour ce qui est de ça, mon général, faut pas trop m'en savoir gré ; je vous prenais pour un camarade, si tellement que je vous ai appelé agneau ; mais puisque c'est vous, mon général, vous pouvez croire que... que... certainement que... je suis très-content, et que si je l'aurais su... naturellement... je vous aurais sauvé la même chose, quoi !

XVIII

Le caporal — ce commandant subalterne — est le trait d'union entre les soldats et les bas officiers, comme on disait autrefois. Chargé de conduire ses quatre hommes, vous savez avec quelle modestie il s'acquitte de cette importante mission. Forcé quelquefois de faire des rapports, il prodigue une orthographe fort abrégative qui a bien son mérite :

Le vin sé marosoir nou zavons rencontré ca trome.

(Le vingt-sept mars au soir, nous avons rencontré quatre hommes.)

Très-souvent le caporal est Alsacien ; dans ce cas il écrit : *gadrome*.

En 184..., M. de X..., préfet de..., donnait sa démission pour se faire journaliste ; il n'y a pas de sot

métier. Monsieur son fils, âgé de vingt ans, ne lui donnait pas toutes sortes de satisfactions, aussi résolut-il



de le faire engager pour ne pas l'emmener à Paris.
La capitale effrayait ce père prudent.

De X... fils arrive au 101^e, bien convaincu qu'il va éblouir tout le monde par son esprit et son argent.

Le premier jour de son arrivée, il entend un caporal l'appeler par son nom.

— Présent ! s'écrie-t-il, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, *jène* homme, qué vous êtes dé corvée, qué faut balayer la cour.

— Bien. On y va.

Et voilà le jeune patricien se mettant bravement à la besogne. Après deux heures de travail, la cour était un peu plus sale qu'auparavant. Le caporal survient.

— Eh bien, eh bien, qué-ce qué vous avez fait là ?

— Dame ! j'ai fait ce que j'ai pu ; mais je ne sais pas...

— Vous né savez pas... et on dit qué vous êtes un *jène* homme éduqué ; ah çà ! mais qué-ce qué vous faisiez donc dans votre famille, qu'on né vous a pas appris à balayer ?

— J'attendais d'avoir fini mon droit pour apprendre.

— Cette explication suffit ; recommencez et tâchez

dé mieux faire ; sans ça, jé vous colle au clou pour vingt-quatre heures.

— Oh ! caporal, vous êtes trop intègre...

— C'est bon, c'est bon, n'ajoutez pas l'insolence à l'insubordination.



..... De X. fils arrive au 101^e bien convaincu qu'il va éblouir tout le monde par son esprit et son argent (page 123).



XIX

Dans un régiment, il y a autant de types que de soldats. Il faudrait des volumes pour les esquisser tous, en commençant par le *grenadier modèle* jusqu'au militaire qui sera fusillé; ce dernier est connu sous le nom de *pratique*. Cette dernière espèce tend à s'amoin- drir depuis que, par une loi digne, le gouvernement a supprimé les remplacements.

L'ouvrier des villes, lorsqu'il est appelé par le sort, devient soldat avec insouciance, quelquefois avec bonheur, lorsque, comme il dit, les temps sont durs. Mais il n'en est pas de même des gens de la campagne.

Un jour, un paysan reçoit un *papier* : il est soldat, il faut partir. Il devait s'y attendre; il y a six mois, il a tiré au sort le n^o 7. Il pleure; c'est une chose bien triste de quitter les siens pour si longtemps, et de ne

pouvoir leur écrire parce qu'on ne sait pas. — Jamais je n'ai vu partir un conscrit sans m'apitoyer sur sa douleur. — Après le chagrin vient la rage; il se dit qu'il est paysan et qu'il ne veut pas être soldat. Il prend son fusil, son fléau ou sa faux, et devient pendant trois minutes une espèce d'ange de la révolte. Mais son père lui dit: « C'est le devoir. » Sa mère fait semblant de ne plus pleurer; il part en chantant.

O respect humain, voilà de tes coups!

Arrivé au régiment, il ne pleure ni ne chante plus.

L'ange de la révolte est devenu l'ange de la résignation; c'est toujours un ange, seulement il a une giberne.

Dans six mois, vous le verrez se promener avec fierté aux Champs-Élysées, heureux et content.

Qu'est-ce qui a pu produire en lui un si grand changement? La civilisation? Non. La discipline? Non. Il est fier d'être Français; cette métamorphose est due au chauvinisme.



....Vous le verrez se promener avec fierté aux Champs-Élysées,
heureux et content.



XX

Le chauvinisme a fait faire de plus grandes choses que l'amour de la patrie, dont il est la *charge*.

Cette sublime caricature est l'œuvre méprisée d'un nommé *Chauvin*, homme profond, qui savait que le vulgaire ne comprend pas les grands sentiments dans leur simplicité. Moi, qui ne suis pas profond, je sais qu'il est des gens qui, non-seulement ne les comprennent pas, mais qui ne veulent pas y croire. — Qu'ils achètent du Mobilier !...

Le chauvinisme est la répétition perpétuelle des mots : • Patrie, gloire, France, honneur. • Je conviens qu'on les répète un peu souvent au régiment ; mais il est tant d'endroits où on n'en parle jamais, que ce n'est qu'une compensation. Le *chauvinisme* s'est faufilé

dans le monde et a tout envahi, ou plutôt je serais tenté de croire qu'il a eu des imitateurs qui sont loin de le valoir. Ainsi :

La candidature humanitaire, chauvinisme politique et social;

Les Fleurs de mai, chauvinisme littéraire ;

Ce que disent les Fleurs, chauvinisme musical ;

Où vont les Fleurs, chauvinisme poétique ;

Les Fleurs du mal, chauvinisme excentrique ;

Lorgner et suivre une femme qui va chez son amant, chauvinisme du faux col ;

Prêter à 50 0/0 d'intérêt à un viveur insolvable, chauvinisme de l'usure ;

Calomnier l'homme qui vous a donné du pain, chauvinisme de la diffamation, etc., etc., etc.

J'aime mieux celui du 101^e.





..... Cet homme, c'est le dernier grognard.

XXI

Avez-vous remarqué un homme au nez rouge, au ruban comme son nez, boutonné jusqu'au cou, à la démarche raidée, à l'œil vif, à la moustache en brosse ; il suit le régiment. Nous l'avons retrouvé à la porte de la pension des officiers, nous l'avons vu dans la cour de la caserne, nous le retrouvons à la porte du quartier. Cet homme, c'est le dernier grognard.

Je vous ai dit que l'espèce se perdait ; il ne faut pas la regretter. Voici l'unique échantillon de l'officier grognard et mal élevé. Retraité depuis trois ans, il ne peut se passer du régiment dont il ne fait plus partie ; il est là à titre d'ornement. On le tolère, mais on ne l'aime pas, il ennue ; sa seule excuse est d'avoir été brave.

L'origine des grognards se perd dans la nuit des temps.

Vous souvient-il du colonel Jephté, obligé de tuer sa fille parce que, dans la joie de la victoire, il avait juré sur sa croix d'honneur de démolir la première personne qui se présenterait devant lui?

L'histoire romaine fourmille de grognards, l'histoire grecque en est pétrie.

L'histoire de France en a plus que sa part.

Le premier qu'on y rencontre est un *sargent* qui ne veut pas donner à Clovis le vase de Soissons, qu'il désire garder pour faire cuire des haricots.

On sait comment le monarque récompensa ce désintéressement.

Le dernier, c'est le capitaine Morel.

Lorsqu'il était au corps, les soldats disaient :

• Cet enragé de capitaine Morel, il n'est content que lorsqu'il est fâché. •

Pendant sa dernière année de service, le colonel, qui venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur, donna un grand dîner auquel furent conviés les autorités de la ville et le corps des officiers. Comme il y avait des dames, il envoya chercher Morel.

— Capitaine, je donne à diner lundi.

— Connu, colonel.

— Ayant pour vous une grande considération, je vous ai envoyé une lettre d'invitation.

— A moi comme aux autres, parbleu !

— Je vous ai, dis-je, envoyé une lettre d'invitation, mais je viens vous prier de ne pas venir.

— Ah ! ah ! Et pour quelle raison, colonel, sans indiscretion, me faites-vous subir cet affront ?

— Mon Dieu, capitaine, il n'y a point d'affront, puisque le refus viendra de vous : mais des considérations que vous comprenez...

— Je ne comprends que la mienne ; enfin, faut voir.

— Sans doute. Eh bien, j'ai peur que votre manière de parler toute militaire n'effarouche ces dames.

— Mille tonnerres ! que la carcasse du diable m'étrangle si je comprends !

— Vous nous diriez ces choses-là à table. Vous savez que les bourgeoises sont un peu...

— Bégueules, quoi !

— Justement.

— Eh bien ! colonel, c'est dit, je ne viendrai pas : je suis un teigneux, un galeux, un pestiféré ! c'est bon.

— Mais, capitaine...

— C'est bon, après trente ans de service, onze campagnes, sept blessures, on me traite comme l'as de pique!

— Si vous vouliez me promettre de ne pas parler?

— Pour ça, colonel, je vous le promets; quand bien même vous le permettriez, je n'ouvrirais pas la bouche devant ces muscaux-là.

— Me jurez-vous?...

— Si je dis un mot, je veux bien cracher ma langue à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer.

— J'aime mieux votre parole d'honneur.

— Vous l'avez, colonel, vous l'avez.

Le jour du diner venu, le capitaine en grande tenue se rend chez le colonel et salue tout le monde sans proférer une seule parole.

On s'habitue à tout. Bientôt personne ne fit plus attention au mutisme du capitaine, qui, du reste, mangeait comme un ogre pour rendre son silence plus facile.

On était à table depuis trois heures. Le dessert allait succéder au troisième service. Le capitaine mangeait une bécasse rôtie. Le colonel s'applaudissait de n'avoir pas humilié son vieux frère d'armes.

Tout à coup un effroyable cri sortit du sein du capitaine.

Un plomb de chasse enfoui dans la chair de l'oiseau lui a brisé une molaire.

— S... n... de millions de diables !



s'écrie le grognard en montrant d'une main le plomb meurtrier, de l'autre la tête de la bécasse, voilà une sacrée drôlesse qui n'est pas morte de la rougeole !



514001

ÉPILOGUE

Par une chance heureuse et dont il est bien fier, le 101^e, depuis la bataille d'Eylau, a décidé la victoire • en plus de vingt combats. • Pauvre brave régiment, il n'a qu'un seul regret, c'est de ne pas avoir été à Waterloo!









BIBLIOTECA

F
A
L
I